

## CHAPITRE IV.

TROUBLES A MEXICO. — RETOUR DE CORTÉS.

— DÉFIANCE DE LA COUR. — CORTÉS PART POUR L'ESPAGNE.

— MORT DE SANDOVAL.

— BRILLANT ACCUEIL FAIT A CORTÉS. — HONNEURS QUI LUI SONT DÉFÉRÉS.

1526 — 1530.

Les nouvelles dont nous venons de parler avaient été transmises à Cortés par une lettre du licencié Zuazo, un des fonctionnaires à qui le général avait confié l'administration du pays pendant son absence. Cette lettre contenait d'amples détails sur les troubles qui avaient lieu dans la capitale. Aussitôt après le départ de Cortés, des dissensions avaient éclaté parmi les membres du gouvernement provisoire. Le désordre s'accrut par le fait de son absence. Enfin on reçut la nouvelle que Cortés avait péri avec toute son armée dans les marais de Chiapa. Les membres du gouvernement ne montrèrent aucune répugnance à accueillir cette histoire. Ils proclamèrent la mort du général et firent célébrer des cérémonies funèbres en son honneur; ils mirent sous le séquestre toutes ses propriétés, consacrant pieusement une partie des revenus à acheter des messes pour son âme, tandis que le reste devait éteindre ce qu'on appelait sa dette envers l'état. Ils saisirent également la propriété d'autres personnes engagées dans l'expédition. Ces premières illégalités en amenèrent d'autres contre les résidents espagnols de la capitale. Les missionnaires franciscains, abreuvés de dégoût, quittèrent la ville, et la population indienne fut si cruellement opprimée qu'on s'attendait tous les jours à une insurrection. Zuazo, après avoir communiqué ces nouvelles à Cortés, le pria de hâter son retour. C'était un homme sage et modéré, et l'opposition qu'il avait faite aux

mesures tyranniques de ses collègues avait été récompensée par l'exil (1).

Le général, justement alarmé, ne vit pas d'autre alternative que de renoncer à ses nouveaux plans de conquête, et de retourner en toute hâte au siège de son gouvernement. Il prit en conséquence les arrangements nécessaires pour régler l'administration des colonies d'Honduras, et il s'embarqua avec quelques compagnons pour Mexico.

Il n'avait pas été longtemps en mer, lorsqu'il essuya une si terrible tempête, qu'il fut contraint de rentrer dans le port et d'y réparer les avaries de son navire. Une seconde tentative de départ fut tout aussi malheureuse, et Cortés, sentant que sa bonne étoile l'abandonnait, vit dans ce double désastre un avertissement du ciel qui lui ordonnait de suspendre son retour (2). Il se contenta donc d'envoyer un fidèle messager à ses amis, pour les avertir qu'il était en sûreté à Honduras. Il ordonna ensuite des processions et des prières publiques pour connaître la volonté du ciel et fléchir sa colère. Sa santé déclina rapidement, minée par la fièvre; son esprit s'affaissa également, et il tomba dans une noire mélancolie. Bernal Diaz parlant de lui à cette époque, dit qu'on ne pouvait imaginer un corps plus débile et plus amaigri que le sien; l'idée de sa fin prochaine s'était tellement emparée de lui, qu'il se procura un froc de franciscain. L'usage était alors de se faire enterrer sous l'habit de quelque ordre monastique (3).

Cortés fut tiré de cette déplorable apathie par de nouveaux avis qui insistaient sur la nécessité d'un prompt retour, et par les judicieux efforts de son fidèle ami Sandoval, qui était revenu récemment lui-même d'une incursion dans l'intérieur. Cortés se décida à confier encore une fois sa fortune à la mer.

(1) *Carta quinta de Cortés*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 183. *Relacion del tesorero Strada*, Ms. Mexico, 1526.

(2) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(3) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 184 et seq. *Carta quinta de Cortés*, Ms.



Il s'embarqua à bord d'un brigantin, avec un petit nombre de compagnons, et dit adieu aux désastreux rivages d'Honduras, le 25 avril 1526. Il était presque à la hauteur des côtes de la Nouvelle-Espagne, lorsqu'un violent coup de vent le força de relâcher dans l'île de Cuba. Après y avoir fait un court séjour pour réparer ses forces épuisées, il mit de nouveau à la mer le 16 mai, et débarqua en huit jours près de Saint-Jean d'Ulloa, d'où il fit cinq lieues environ à pied jusqu'à Medellín.

Cortés était si changé par la maladie, qu'il était presque impossible de le reconnaître. Mais la nouvelle de son retour ne fut pas plus tôt répandue, qu'Européens et indigènes accoururent en foule à sa rencontre. Sa marche vers la capitale fut vraiment triomphale; les habitants de Mexico se félicitaient mutuellement de la présence du seul homme qui pût tirer le pays de son état d'anarchie. C'était presque une résurrection, car on avait si habilement semé la nouvelle de sa mort, que tout le monde y croyait (4).

Toutes les villes où il s'arrêta lui firent une somptueuse réception. Des arcs de triomphe étaient élevés sur sa route, et les rues par où il passait furent jonchées de fleurs. Après s'être reposé une nuit à Tezcuco, il fit son entrée en grande pompe dans la capitale. La municipalité vint à sa rencontre, et il fut escorté par une brillante cavalcade de citoyens armés. Le lac était couvert de barques remplies d'Indiens, dans leurs pittoresques habits de fête, comme au jour de sa première arrivée parmi eux. Les chants de joie, les sons de la musique et de la danse, se faisaient entendre sur le chemin du cortège, qui se rendait au grand couvent de Saint-François, où l'on offrit des actions de grâces pour l'heureux retour du général, qui alla de nouveau s'établir dans son palais (5). Ce fut en juin 1526 que Cortés rentra dans Mexico.

(4) *Carta quinta*, Ms. Bernal Diaz, *Hist de la conquista*, cap. 189-190. *Carta de Cortés al Emperador*, Ms. Mexico, set. 11, 1526.

(5) *Carta de Ocana*, Ms. Agosto, 31, 1526. *Carta quinta*, Ms.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis son départ pour Honduras. Cette longue et désastreuse marche, qui n'avait eu aucun résultat, avait consommé presque autant de temps et causé presque autant de souffrances aux Espagnols que la conquête du Mexique (6).

Cortés n'abusa pas de l'avantage que lui donnait sa position actuelle. Il fit bien commencer des poursuites contre ses ennemis, mais elles furent si mollement continuées, qu'il encourut le reproche de faiblesse. C'est le seul cas où l'on ait eu lieu de l'en accuser; et puisqu'il s'agissait cette fois de venger ses propres injures, ce n'est point une tache assurément à son caractère (7).

Il ne jouit pas longtemps des douceurs du triomphe. Au mois de juillet, il reçut l'avis du débarquement d'une *juez de residencia*, que la cour de Madrid envoyait pour le remplacer provisoirement dans le gouvernement du pays. A mesure que l'empire colonial de l'Espagne s'étendait davantage, la couronne de Castille devenait de plus en plus incapable de surveiller son administration. Elle se voyait donc obligée de confier de vastes pouvoirs à ses vice-rois, et comme la faiblesse engendre naturellement le soupçon, elle était prompte à accueillir toutes les accusations portées contre ces puissants vassaux. En pareil cas, le gouvernement envoyait un commissaire ou une *juez de residencia*, avec de pleins pouvoirs pour faire une enquête sur la conduite de l'accusé, pour le suspendre momentanément de ses fonctions et l'y réintégrer ensuite ou le destituer définitivement, selon l'issue du procès. Depuis long-

(6) Voyez ce que dit Robertson de cette entreprise, qui occupa Cortés pendant plus de deux années. Aucun grand événement ne la signala; il y déploya plus de courage personnel, plus de force d'esprit, plus de persévérance et de patience qu'à aucune autre époque, ou dans aucune autre scène de sa vie. *Histoire d'Amérique*, note 96.

(7) « Y esto yo lo oi dezir á los del real consejo de Indias, estando presente el señor obispo Fray Bartolomé de Las Casas, que se descuidó mucho Cortés en ello, y se lo tuyéron á floxedad. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 190.



temps, les ennemis de Cortés travaillaient à miner son influence à la cour et à rendre sa fidélité suspecte à l'empereur. Depuis son élévation au poste de gouverneur général du pays, ils avaient redoublé d'activité, attaquant son honneur par les plus odieuses imputations. Ils l'accusaient de s'être approprié l'or qui appartenait à la couronne et surtout d'avoir dérobé les trésors de Montézuma. Il avait fait, disait-on, de faux rapports sur les provinces conquises, pour frauder les droits légitimes de la couronne; il avait distribué les principales charges entre ses créatures et acquis une influence sans bornes, non-seulement sur les Espagnols, mais sur les indigènes, qui étaient prêts à exécuter toutes ses volontés. Il avait dépensé de grandes sommes pour fortifier la capitale et son propre palais; il était donc évident, à en juger par la grandeur de ses plans et de ses préparatifs, qu'il songeait à se créer dans la Nouvelle-Espagne une souveraineté indépendante (8).

Le gouvernement, grandement alarmé par ces accusations formidables, dont il n'était pas en mesure d'apprécier le plus ou moins de probabilité, nomma un commissaire muni de pleins pouvoirs pour ouvrir une enquête. La personne choisie pour remplir ce poste difficile était Luis Ponce de Léon, homme de haute naissance, trop jeune pour un pareil rôle, mais d'un jugement mûr et distingué par sa modération et son impartialité. La nomination du commissaire indiquait assez, de la part de la couronne, l'intention de rendre justice à Cortés.

L'empereur écrivit à la même époque et de sa propre main une lettre au général. Il le prévenait de cette mesure et l'assurait qu'il l'avait prise non pas en défiance de son intégrité, mais pour lui donner l'occasion de la manifester au monde entier (9).

Ponce de Léon arriva à Mexico en juillet 1526. Il fut reçu avec le plus grand respect par Cortés et la municipalité de la

(8) *Memorial de Luis Cardenas*, Ms. *Carta de Diego de Ocaña*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 8, cap. 14-15.

(9) *Carta del Emperador*, Ms. Toledo, nov. 4, 1525.

capitale; les deux parties échangèrent entre elles des politesses qui firent augurer favorablement de l'esprit d'harmonie avec laquelle l'enquête serait dirigée. Par malheur, ces espérances furent déçues par la mort du commissaire peu de semaines après son arrivée, circonstance qui ne manqua pas de fournir un nouveau chef d'accusation aux calomnieux éhontés de Cortés. Le commissaire mourut d'une fièvre maligne, qui emporta également un grand nombre des personnes venues avec lui à bord du même vaisseau (10).

Ponce de Léon, sur son lit de mort, délégua son autorité à un vieillard infirme, qui ne lui survécut que peu de mois et transmit les rênes du gouvernement à Estrada ou Strada, le trésorier royal, un des officiers envoyés d'Espagne pour prendre la direction des finances. Estrada était personnellement hostile à Cortés. Les résidents espagnols conseillaient à ce dernier de conserver au moins une part égale de l'autorité, à laquelle Estrada ne leur semblait pas avoir de titre suffisant. Mais le général, avec une singulière modération, refusa d'entrer en lutte sur ce point, et résolut d'attendre l'expression de la volonté de son souverain. A son grand désappointement, la nomination d'Estrada fut confirmée, et ce fonctionnaire trouva bientôt moyen d'infliger à son rival toutes ces tracasseries qu'un petit esprit en possession d'un pouvoir inattendu invente pour faire sentir sa supériorité d'emprunt à un plus noble caractère. Il ne tint aucun compte des recommandations de Cortés; ses amis furent mortifiés et insultés. Les personnes de son entourage eurent surtout à souffrir; un des domestiques de son ami Sandoval, pour quelque léger délit, fut condamné à perdre la main; et Cortés ayant tenté de faire quelques remontrances contre des actes aussi violents, on lui intima l'ordre de quitter la ville! Les Espagnols, indignés de cet outrage, voulaient prendre les armes pour le défendre; mais Cortés n'autorisa aucune résistance, et se contenta de re-

(10) Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 192. *Carta de Cortés al Emperador*, Ms. Mexico, set. 11, 1526.



marquer qu'il était assez singulier que ceux qui avaient conquis la ville au prix de leur sang, se vissent interdire d'y mettre le pied. Il se retira dans sa villa favorite de Cojohuacan, à quelques milles de distance, pour y attendre le résultat de ces procédés étranges (11).

Dans l'intervalle, la calomnie était venue en aide aux soupçons de la cour de Madrid; on aurait vraiment supposé que le général organisait une révolte dans les colonies, et ne méditait rien moins qu'une invasion de la mère-patrie. La nouvelle y étant parvenue qu'un vaisseau allait être expédié de la Nouvelle-Espagne, on envoya dans les différents ports du royaume et même du Portugal, l'ordre de séquestrer la cargaison, dans la supposition qu'elle contenait des remises faites par le général à sa famille, mais dues à la couronne. On défendit d'imprimer ses lettres, qui contenaient le récit le plus lumineux de tous ses actes et de toutes ses découvertes. Par bonheur, trois de ces lettres, formant la partie la plus importante de la correspondance de Cortés, avaient déjà été publiées par la presse infatigable de Séville.

La cour, convaincue en outre de l'insuffisance du trésorier Estrada dans des conjonctures si délicates, confia la direction de l'enquête à une commission décorée du titre d'Audience Royale de la Nouvelle-Espagne. Ce corps était revêtu de pleins pouvoirs pour examiner les faits à la charge de Cortés, et, comme mesure préliminaire, il lui était enjoint de l'envoyer en Castille de gré ou de force. Dans la crainte toutefois que son vassal belliqueux ne bravât l'autorité de ce tribunal, le gouvernement, après mûre réflexion, préféra user d'artifice. Le président du conseil des Indes reçut ordre de lui écrire pour le presser de venir répondre victorieusement aux accusations de ses ennemis. Il lui offrait de coopérer à sa défense. L'empereur écrivit en outre à l'Audience une lettre qui ordonnait à Cortés de se rendre en Espagne, le gouvernement désirant le consul-

(11) Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 194. *Carta de Cortés al Emp.*, set. 11, 1526.

ter sur les affaires des Indes, et lui accorder une récompense égale à ses services. Cette lettre devait être communiquée à Cortés (12).

Mais toute cette politique était inutile, Cortés étant décidé à faire ce qu'on voulait. Fier du témoignage de sa conscience et de sa loyauté, il ne pouvait qu'être profondément sensible à l'ingratitude avec laquelle on le traitait sur le théâtre même de ses exploits. Il résolut de ne pas rester exposé plus longtemps à de pareilles indignités, mais de se rendre sans plus tarder en Espagne et de se présenter devant son souverain pour le convaincre de son innocence, en réclamant à la fois justice de ses ennemis et la récompense due à ses services. A la fin de sa lettre à l'empereur, après avoir retracé en détail la pénible expédition de Honduras, après avoir exposé ses magnifiques plans de découvertes dans les mers du Sud, et s'être justifié du reproche d'avoir prodigué les revenus de l'état, il termine par cette déclaration touchante malgré sa fierté: « Il espère, dit-il, que Sa Majesté finira par apprécier ce qu'il a fait pour elle; mais si par malheur il n'en était pas ainsi, le monde connaîtra au moins sa loyauté, et, convaincu lui-même d'avoir fait son devoir, il ne demandera pas d'autre héritage pour ses enfants (13). »

L'intention de Cortés ne fut pas plus tôt connue, qu'elle excita une grande sensation dans la Nouvelle-Espagne. Estrada lui-même comprit qu'il avait été trop loin, et que c'était de sa part une mauvaise politique de contraindre son noble ennemi à chercher un refuge dans sa patrie. Des négociations furent ouvertes et une réconciliation tentée par l'entremise de l'évêque de Tlascala. Cortés reçut ces ouvertures avec courtoisie, mais sa résolution était inébranlable. Ayant donc pris les arrangements nécessaires à Mexico, il quitta la vallée et se dirigea vers la côte. S'il avait eu la criminelle ambition dont on l'accusait, il aurait pu se laisser séduire par les offres de

(12) Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 2, cap. 1; et liv. 3, cap. 8.

(13) *Carta quinta*, Ms.